

1

L'arrivée de Maître Bustel fit se redresser les mnémophiles présents à cette vente du soir chez Christie's intitulée « Souvenirs de Paris, des Années folles à la guerre ».

Des lots modestes constitués d'anecdotes ouvrirent les enchères : un ferblantier fondant l'étain boulevard Ornano, une dispute entre fleuristes au Carreau des Halles, un rempailleur de chaises tressant son raphia sur le marché Alésia, infimes événements de la vie ordinaire qui ravissaient les collectionneurs. Au dixième lot, le commissaire-priseur annonça, enthousiaste :

Souvenir d'un visiteur de l'exposition dédiée à Max Ernst à la galerie Sans Pareil.

André Breton et sa fiancée se tiennent à l'entrée en craquant et croquant des allumettes, tandis que Georges Ribemont-Dessaignes crie inlassablement « il pleut sur un crâne », bousculé parfois par Philippe Soupault qui joue à cache-cache avec Tristan Tzara et se sert des visiteurs comme de paravents. Louis Aragon

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

traverse la galerie en miaulant au visage de quiconque passe près de lui.

Excellent état.

Estimation : 4 000 – 6 000 €

– Pour le souvenir de ce vernissage, nous ouvrons à deux mille cinq cents euros.

Une femme, foulard de soie autour du cou, leva une main soignée.

– Trois mille à ma droite.

Les enchères s’envolèrent et le souvenir fut finalement adjugé pour la somme de neuf mille euros.

La salle poussa un petit soupir de satisfaction. Le flegme et l’humour de Me Bustel, lunettes rouges posées sur le bout du nez, costume bleu et cravate à pois, étaient remarquables. À chaque bras levé, il annonçait tantôt une hausse de cinq cents euros, tantôt de mille, parfois plus, sans raison apparente, suggérant que cette estimation relevait de son bon vouloir.

À partir de cet instant, la vente s’emballa. Georges, l’oncle de Gabriel, acquit le souvenir d’un dîner chez les Noailles en février 1931 :

Invité chez la comtesse, Dalí ne mange rien. Lorsque Anne-Marie de Noailles lui demande s’il est malade, il répond de son accent curieux qui martèle les syllabes et laisse la voix sonner :

« J’ai déjà mangé une desserte chez moi. Une des-

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

serte en verre et en bois. C'est le bois qui m'a donné le plus de peine.»

Souvenir vendu par le maître d'hôtel des Noailles.
Rare et déroutant.

Estimation : 8 000 – 10 000 €

Les collectionneurs rirent en entendant l'histoire racontée par le commissaire-priseur. Cette vente avait du chic, ils avaient bien fait de s'y rendre, se dit Sara.

L'impatience de Gabriel grandissait. Il voulait remporter le lot 74. Ce souvenir d'une représentation de *Phèdre* l'attirait à deux titres, pour le plaisir d'entendre Marie Bell jouer ces monologues qu'il connaissait par cœur, et pour compléter la documentation d'une série d'émissions sur les mises en scène de *Phèdre*.

Il tapotait son catalogue, anticipait le moment où il devrait enchérir, observant ses concurrents hypothétiques. L'homme au chapeau ne serait sans doute pas intéressé... Peut-être cette femme aux yeux verts et aux ongles rouges, assise sur le côté. Elle était comédienne, Gabriel en était certain. Elle aussi voudrait s'approprier ce souvenir de *Phèdre* afin de s'inspirer du jeu de Marie Bell. André Malraux l'avait dit, « Voir Marie Bell est une chance unique pour quiconque veut savoir ce qu'est le génie français ». Sara vit l'angoisse de Gabriel monter et lui glissa un mot d'encouragement à l'oreille.

Les lots et les minutes défilaient. Sur l'écran, les souvenirs apparaissaient avant d'aller se nicher dans la

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

mémoire de leurs nouveaux propriétaires, désireux de leur offrir une autre vie.

Le lot 74 fut annoncé :

Souvenir de la première de *Phèdre*, mise en scène de Jean-Louis Barrault, à la Comédie-Française – jeudi 12 novembre 1942.

Vendu par un spectateur placé au deuxième rang du premier balcon.

État de conservation exceptionnel. Un souvenir rare, recherché,

Estimation : 1 500 – 3 000 €.

La tension monta dans la salle. Les enchérisseurs étaient nombreux. Un homme en fauteuil roulant leva le bras en premier, des marchands sur la droite discutaient à voix basse entre deux hochements de tête adressés au commissaire-priseur. Enfin, la femme aux ongles rouges cligna ses jolis yeux verts et fit monter encore les prix. *Phèdre* et Marie Bell dépassaient déjà les sept mille euros quand Gabriel se leva de sa chaise et entra dans la course.

Huit mille. Les marchands se consultèrent avant d'abandonner. L'homme en fauteuil roulant plaça une offre à huit mille cinq cents. Les ongles rouges surenchérent. Gabriel se leva à nouveau et Me Bustel monta à dix mille. Au premier rang, l'homme retourna son fauteuil en signe d'abandon. Un temps d'arrêt. Le commissaire-priseur relança, rappelant l'occasion

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

exceptionnelle de s'emparer de ce lot. Le plus ancien souvenir d'une représentation de *Phèdre* enregistré dans la mémoire d'un spectateur. Un Jean-Louis Barrault au faîte de sa gloire. Un Racine inégalé. Dix mille une fois... Les ongles rouges hésitaient, tentèrent une offre à onze mille. Gabriel attrapa son regard au vol, lui sourit avant d'annoncer distinctement quinze mille euros. Alors, après quelques instants d'attente qui lui semblèrent une éternité, le commissaire-priseur abattit son marteau qui claqua victorieusement.

Le souvenir était à lui. Il ne pouvait être plus heureux. Ce n'est qu'en se rasseyant que Gabriel eut conscience du montant qu'il venait d'engager. Le désir vient toujours avec un embarras. Il avait été pris par la frénésie du jeu et du spectacle. Si son oncle Georges l'applaudit, la station de radio confidentielle de l'Institut de France pour qui il travaillait ne lui rembourserait jamais cette somme folle. Qu'à cela ne tienne, Gabriel, ce soir, ne bouderait pas son plaisir. Demain, il trouverait une solution, il irait voir un académicien amoureux de Racine et lui ferait réaliser l'importance de ce souvenir pour les archives du quai de Conti. C'était une partie de l'histoire du théâtre qu'il venait de sauver des limbes de l'oubli. Il ignorait que c'était l'histoire de sa vie qu'il s'apprêtait à bousculer.

2

« Celui ou celle qui met ses souvenirs aux enchères n'en perd ni la jouissance, ni la mémoire.

L'acquéreur peut revivre le souvenir aussi souvent qu'il le souhaite, mais ne peut en modifier le cours.

Il est impossible d'intervenir sur le déroulé des événements.

MemoryProject se réserve le droit de refuser un souvenir jugé choquant. »

MemoryProject avait été conçu dans les années quatre-vingt-dix par Charles Aubert, un chercheur français en neurosciences, qui réussit l'exploit de décrypter, d'encoder et d'exporter sur un support électronique ce qu'un individu voit, entend, pense ou ressent, d'extraire de son cerveau ce qui était jusqu'alors intransmissible : ses souvenirs. Étrangement, il y eut peu de réactions officielles à cette invention pourtant révolutionnaire. Les universités ni les fonds de recherche privés n'y crurent vraiment. Alors, pour développer ce projet et

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

multiplier les « donneurs » de souvenirs, les équipes du laboratoire de Charles Aubert, aidées de leurs étudiants bénévoles, collèrent des affiches dans tous les quartiers de Paris avec ce mot écrit en blanc sur fond noir, « MemoryProject », et un numéro de téléphone. Ils furent inondés d'appels. Curieux, bavards, jeunes et vieux, tout le monde voulait participer à l'expérience. Le succès immédiat se mondialisa très vite. Des banques de données furent constituées. Si Charles Aubert fit fortune en dessinant et perfectionnant année après année des casques d'immersion A-Memory, ce ne fut pas aux dépens des « donneurs » qui purent commercialiser leurs souvenirs et bénéficier aussi de ce nouveau marché.

Les maisons de vente aux enchères furent considérées comme un bon canal de distribution et d'échange marchand, les commissaires-priseurs engageant leur réputation pour éviter les faussaires et certifier la qualité des lots.

Grâce à l'ingéniosité de Charles Aubert, le moindre petit fait vrai accéda à l'immortalité, comme la photographie ou les images animées documentaires l'avaient déjà permis un siècle plus tôt.

Gabriel ne pouvait résister, il fallait qu'il s'immerge immédiatement dans le souvenir de la représentation. La description, sur le catalogue, ne précisait pas de quel

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

acte le vendeur-spectateur se souvenait. Était-ce l'ouverture, la déclaration de Phèdre à Hippolyte, la tirade de Thésée à son fils, la mort d'Hippolyte, le suicide de Phèdre ? Il avait tellement hâte qu'en rentrant chez lui, il se cogna à la console de l'entrée, craignit de réveiller son frère, se souvint que celui-ci était à Londres. Il se débarrassa de sa veste sans prendre la peine de la suspendre, Ninon le ferait demain pour lui – car ces deux garçons d'une trentaine d'années vivaient toujours dans le grand appartement de leurs parents et Ninon, qui les avait élevés, continuait d'habiter avec eux. Sans allumer les lumières, il alla dans sa chambre et s'assit dans le confortable fauteuil en cuir sombre. Une sensation de bien-être l'envahit. Il allait adorer ce *Phèdre* aux accents tragiques.

La qualité des souvenirs encodés n'avait cessé de croître depuis que la mémoire était commercialisable. Aux balbutiements de cette technique de transmission, on ne voyait que des bribes d'images, la bande sautait, un bruit de fond continu proche de celui d'une échographie gênait atrocement la réception. Tandis qu'aujourd'hui, les neuroscientifiques étaient arrivés – lorsque la mémoire captée le leur avait permis – à recréer les odeurs, le toucher, le goût, en plus du son et de l'image.

Gabriel avait hésité à acheter le nouveau modèle de casque A-MemoryVII, beaucoup plus léger, ressemblant à des lunettes de soleil, mais il était attaché au sien, s'y sentait à l'aise et aimait son empreinte sonore. Des

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

capteurs étaient installés sur les tempes pour émettre des pulsations qui reproduisaient les sensations du toucher, et à l'avant, des brumisateurs quasi invisibles se chargeaient de distiller des arômes propres à stimuler la puissance évocatoire du goût et de l'odorat.

Gabriel s'interrogea avant de s'immerger dans le souvenir. Dans la mémoire de quel spectateur allait-il se fondre ? La date de la représentation n'était pas anodine, 1942.

Il se trouva propulsé au Palais-Royal, derrière le théâtre. Les arbres étaient nus en ce mois de novembre. Des vélos le traversaient, conduits par des femmes en jupe-culotte, l'air pressé dans leur tweed épais. Gabriel était surpris que Paris comptât tant de vélocipédistes en ces années de guerre. Des garages étaient installés le long des jardins et aux abords du théâtre.

Celui qui avait mis son souvenir en vente entra dans le vaste hall du théâtre. Les statues de Molière et de Corneille n'accueillaient plus les visiteurs depuis le début de cette guerre, seul le grand Voltaire demeurait en haut de l'escalier qu'il emprunta pour rejoindre le premier balcon. Quelques costumes sombres s'agitaient pour aller trouver au plus vite leur siège. Des femmes au turban brodé d'or ou de sequins le précédaient, tandis qu'une ouvreuse impatiente demanda aux spectateurs déjà assis de soulever leur manchon et leur pelisse pour le laisser rejoindre sa place centrale au deuxième rang.

Les lustres avaient perdu de leur superbe et le

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

chauffage, comme partout, manquait. Une sensation de froid extrême s’empara de Gabriel.

Les trois coups impérieux retentirent. Le rideau se leva alors sur un palais voûté aux colonnes blafardes. Du fond de la scène, Phèdre apparut, soutenue par Œnone. Elle avançait par l’un des quatre chemins tracés en carrefour. Les projecteurs éblouissaient la reine qui chancelait. Elle avait revêtu son costume d’apparat, diadème et voiles paraient ce visage dont la pâleur accentuait la séduction. Dans un murmure, elle s’arrêta :

*N’allons point plus avant. Demeurons, chère Œnone.
Je ne me soutiens plus. Ma force m’abandonne.
Mes yeux sont éblouis du jour que je revois,
Et mes genoux tremblants se dérobent sous moi.*

Elle s’assit au ralenti, puis, avec le souffle qui lui restait, expira un *hélas* !

Gabriel sourit, se détendit, il était dans l’acte I, la tirade de Phèdre, les premiers aveux, la scène dans laquelle la comédienne, habile, fait ressentir au spectateur toutes les facettes de son personnage : la mourante, la femme, la reine et l’amante.

L’attention imparfaite de l’homme qui avait vendu son souvenir gênait Gabriel, il aurait préféré le voir se concentrer sur Marie Bell au lieu de laisser son esprit vagabonder. Son regard errait dans la salle et parcou-

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

rait distraitemment les loges latérales des baignoires, certaines remplies d'Allemands en uniforme, bons élèves.

Le vif dialogue de Phèdre avec sa suivante passa dans un murmure jusqu'à ce que la question d'Œnone, *Aimez-vous ?*, ne le réveillât de sa somnolence.

En même temps que la salle, Phèdre se pétrifia. Le récitatif était proche, celui que chacun articulait intérieurement. La comédienne murmura :

De l'amour, j'ai toutes les fureurs

Au moment où il entendit ce vers, le regard de Gabriel quitta la scène, irrésistiblement attiré par la nuque d'une spectatrice assise au premier rang du balcon. Entre les étoles et les manteaux se dégageait son épaule nue.

J'aime..., poursuivit la tragédienne.

Négligeant les aveux de Phèdre, Gabriel se sentit ensorcelé par cette épaule blanche, cette pudique nuque dont la peau satinée captait la lumière de la scène dans une pénombre généreuse et sensuelle, comme un tissu de soie.

À ce nom fatal, je tremble, je frissonne.

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

Gabriel ne quittait plus des yeux la silhouette de la spectatrice se découpant à contre-jour devant lui.

J'aime...

Il se haussait même, palpitant, pour tenter de voir son visage, dont il imaginait les lèvres, entrouvertes, hale-tantes, attendant le nom fatal.

Qui ?

La simplicité de la question referma-t-elle cette bouche rosée ?

*Tu connais ce fils de l'Amazone,
Ce prince si longtemps par moi-même opprimé...*

Œnone le désigna enfin : *Hippolyte ? Grands dieux !* Au premier rang, les épaules et la nuque se tendirent. Habitée par les mots raciniens, l'inconnue releva la tête, d'un geste de défi, et Gabriel l'imagina prononcer avec Phèdre :

C'est toi qui l'as nommé !

Gabriel n'entendit rien de la réponse d'Œnone, qui, en pleureuse antique, gémissait, déambulait comme un oiseau dans la tempête, corbeau affolé qui volait de

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

tous côtés, se heurtait aux cloisons et venait retomber aux pieds de sa maîtresse qui elle, au contraire, semblait s'échapper vers les cieux du théâtre.

Les variations des vers de Racine ne lui arrivaient plus qu'en sourdine, tandis que les plus légers mouvements de cette tête éveillaient en lui des désirs inattendus, des espoirs déroutants, des promesses infinies.

Partagé, Gabriel hésitait entre le désir d'emmitoufler ces épaules qui devaient être transies ou, au contraire, de découvrir encore cette peau nue.

Le récitatif de Phèdre continuait en une alternance de *crescendos* et de *diminuendos*, de respirations et d'élans.

Au lieu d'entendre les vers prononcés par Marie Bell, il observait ce dos, la légère inflexion de cette tête, et son esprit embrasé par la vue de cette nuque s'envolait loin de Phèdre.

Gabriel planait. La voix de la comédienne, douce et pleine, l'emportait dans un océan de sons où il se plaisait à imaginer une vie en compagnie de l'inconnue :

*Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;*

Gabriel en arrivait même à croire que l'inconnue partageait ses propres errements, elle dodelinait doucement de la tête puis tressautait. Elle semblait marquer le tempo jusqu'à l'éclat final de la tirade :

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

*Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée*

Le théâtre, saisi, se manifesta soudain par un tonnerre d'applaudissements.

Le souvenir s'arrêtait là. Gabriel retira son casque, en état de sidération. L'image de ces épaules, de cette nuque si sensible, de ce port de tête le poursuivit toute la nuit.

Le lendemain matin, alors qu'il traversait le jardin des Tuileries, l'émotion de Gabriel était intacte. Il emprunta le pont Royal dont il appréciait chaque fois la beauté. Longeant le quai Voltaire et ses galeries, il dépassa les Beaux-Arts pour rejoindre l'Institut. Après ses études de lettres à la Sorbonne, Gabriel avait enchaîné des stages qui l'avaient conduit à devenir programmateur à Radio Académie. Lorsqu'il comprit que cette activité lui permettrait de parler à l'infini de livres, d'art et de musique avec des gens lettrés, il abandonna tout rêve de gloire pour mettre sa destinée entre les mains de l'Institut de France. Depuis bientôt dix ans, il avait appris à connaître les secrets et l'histoire de ces lieux, à aimer la complexité de ses élections, les taquineries et les disputes, les amitiés durables et les candidats malheureux. Certains de ses amis ne comprenaient pas son plaisir à

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

rester dans ce « placard guindé », lui n’imaginait rien de plus agréable. Il était passionné et se sentait libre.

Il réfléchissait à la manière de présenter à Isabelle, sa responsable, directrice des actions culturelles de l’Académie, son achat de la veille chez Christie’s. C’était une somme. Il décida de le lui annoncer comme une bonne nouvelle, un investissement même. Oui, il présenterait cette acquisition comme le souvenir vivant de l’Histoire nationale. De toute façon, elle l’adorait. Mariée à un violoniste chef d’orchestre entré jeune à l’Académie des Beaux-Arts, elle trouvait à Gabriel un air de son fils, mais d’un fils littéraire qui n’aurait pas tout quitté pour devenir professeur de plongée à Koh Phi Phi en Thaïlande. Cultivé, poli, doué d’un sens de l’humour discret et approprié, la secondant pour rajeunir l’image de l’institution, il correspondait parfaitement à ses attentes. Gabriel aussi l’appréciait, elle était belle, élégante, et portait encore des boucles d’oreilles rondes à clip qu’elle ôtait pour répondre au téléphone.

Elle le fit entrer, flottait dans son bureau une fragrance aux accords fleuris d’iris poudré et de violette qui suscita chez Gabriel une réminiscence olfactive. Il reconnut dans ce parfum celui qu’il attribua à l’inconnue du souvenir de *Phèdre* et ressentit instantanément une impression de manque mêlée du désir d’embrasser la nuque d’Isabelle.

– Que portes-tu ? lui demanda-t-il d’un ton abrupt, l’esprit agité.

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

– Bonjour Gabriel, répondit-elle en souriant, habituée aux questions fantasques de son protégé.

– Oui, pardon, bonjour Isabelle. J'ai à te parler d'une révélation que j'ai eue la nuit dernière mais d'abord, réponds-moi, quel parfum portes-tu aujourd'hui ?

– *L'heure bleue*, bien sûr...

Gabriel aurait voulu sauter au cou d'Isabelle pour la sentir jusqu'à s'en imprégner. Elle le regardait, levant les sourcils et souriant gentiment pour l'inviter à expliquer son intrusion matinale.

– Oui, se reprit-il en éclaircissant sa voix, comme revenant d'un rêve éveillé, c'est à propos de notre projet d'émission sur les mises en scène de *Phèdre* au XX^e siècle. Nous allons innover en mêlant des souvenirs de spectateurs anonymes aux archives et documents traditionnels.

– Tu as donc acheté un nouveau souvenir..., poursuivit Isabelle sans se départir de son sourire bienveillant et un peu moqueur.

Elle connaissait Gabriel. Il n'avait pas beaucoup de défauts, mais il était dépensier dans les ventes aux enchères. C'était sa passion, il en rapportait bien souvent des trésors, des raretés qui exhumaient de l'oubli des anecdotes négligées par l'Histoire. Lorsqu'il venait la voir, c'était généralement pour justifier un achat d'impulsion.

– Rarissime ! Un souvenir exceptionnel d'une représentation à la Comédie-Française, 1942, Paris occupé,

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

Marie Bell au sommet de son art, une mise en scène symphonique, magistrale et d'une modernité inouïe.

– Arrête avec tes adjectifs. Ça devait être extraordinaire, fantastique, incroyable, sensationnel, prodigieux, formidable, stupéfiant, et même phénoménal... Je connais aussi mes synonymes. Combien ?

– Tu ris mais tu ne te rends pas compte, Isabelle. Tu n'imagines pas, c'est inconcevable. Les statues de Corneille et de Molière remisées, des uniformes, des croix gammées, des spectateurs frigorifiés, une mise en scène dont on pourrait tout craindre, et, dans le silence du théâtre, la beauté naît. C'est le mélange de l'infâme et du sublime que j'ai aperçu hier soir, et que nos auditeurs, grâce à nous, garderont en mémoire.

– Combien, Gabriel ? répéta Isabelle en le fixant de ses beaux yeux gris.

– Le prix est conséquent, Isabelle, je l'admets. Et je vais même t'avouer quelque chose, je me suis laissé emporter. La salle était comble, cinq d'entre nous se battaient pour l'acquérir, et c'est moi qui, me levant, les ai fait taire.

Son regard s'enflammait à mesure qu'il parlait. Il voulait la convaincre et s'émouvait lui-même. Il revivait l'enchère avec une intensité telle qu'Isabelle n'eut pas le cœur de l'interrompre. À la fin de son envolée, elle l'interrogea du regard, appuyant sa demande d'un signe de tête définitif.

– Quinze mille euros, finit-il par admettre.

LA FABRIQUE DES SOUVENIRS

Isabelle poussa un soupir de soulagement. Avec toutes ces circonvolutions, elle s'était attendue à pire. Son téléphone sonna, elle fit signe à Gabriel qu'elle devait prendre l'appel et le congédia d'un geste maternel.

– On trouvera une solution, dit-elle avant de décrocher. Mais plus de folies, c'est promis ? Tu me montreras ce souvenir si exceptionnel.

Et elle lui envoya un baiser du bout des lèvres. En sortant, il l'entendit rire au téléphone.

Léger, il se dirigea vers son poste et, avant de se mettre à travailler, ne put s'empêcher de prendre son casque pour s'immerger une nouvelle fois dans le souvenir.